

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne			
1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....	\$ 9.30	\$4.50	\$0.75
POUR L'ETRANGER.....	12.15	6.10	3.05
Les abonnements se soldent irrévocablement d'avance			

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire			
1 An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....	\$3.00	\$1.50	\$1.00
POUR L'ETRANGER.....	4.00	2.05	1.35
Les abonnements datent c. l. er et du 15 de chaque mois			

L'Abeyille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 9 MAI 1913

86ème Année

Un Pèlerinage à Sainte-Hélène

Depuis quatre jours nous sommes en pleine mer. Quatre jours de calme parfait, sans roulis, sans les affres du terrible mal et par conséquent, quatre jours de paresse, d'un far niente constant, où la promenade quotidienne sur le pont et le clairon sonnant l'appel aux repas semblent seuls capables d'interrompre la volupté d'une sieste prolongée.

Et pourtant ce soir une agitation inusitée règne parmi les passagers, qui, par groupes, encombrant le pont. Ce sont des discussions, des questions que l'on pose, des opinions que l'on professe et aussi hélas! des jugements hâtifs que l'on prononce au hasard du tempérament, ou de la nationalité de chacun, sans égard pour la vérité et avec un suprême dédain pour le fait historique. Dans le flot de paroles que déversent sur leur auditoire les orateurs improvisés — on en trouve partout, même à bord des paquebots — deux noms reviennent sans cesse: "Sainte-Hélène" et "Napoléon." C'est presque une obsession. Depuis notre départ de Capetown, depuis que nous emmenons vers l'île, on ne parle que d'"Elle" et de "Lui!"

Demain, nous dit-on, nous arriverons, demain c'est Sainte-Hélène! Que de souvenirs évoque ce nom! Quelle tragédie, quelle grandeur dans l'infortune, quelle fin pour un conquérant!

Aussi est-ce l'âme tout émue que nous entendons des l'autre, la voix crier "terre!"

Toutes les lognettes se retournent vers notre droite, et en effet, là-bas, au confins du bleu profond d'un océan dont l'indigo intense surprend chaque jour, nous voyons une bande grise indécise et du flou particulier qui affectent les nuages, se précipitent peu à peu. C'est Sainte-Hélène!

L'île grandit rapidement. Ses pics déchiquetés s'accroissent. Sa masse s'estompe de gris, devient bleue, puis violette, puis noire, et enfin apparaît entière dans son horizon. Car c'est bien là l'impression que donne cette énorme verrue volcanique, cet hétérogène amas de scories empilées les unes sur les autres, espèce de comblement écrasé tout d'un élan par une terrible secousse sous-marine, et que l'on devine encore fort mal assise. Tel nous apparut le rocher de Sainte-Hélène. On l'appelle rocher et c'est lui faire honneur. Ce n'est pas un rocher. La pierre a encore sa grandeur, elle donne l'idée de solidité, de force, de quelque chose d'éternel, mais comment appeler de ce nom cet horrible ramassis de terre noire, brûlée, sillonnée et là de reflets de houille mal cuite, ravagée de lézards sinistres et ravagée de trous cavernaux où la mer s'engouffre en bataille et semble prête à tout démolir et engloutir. Et pourtant c'est là, c'est sur ce tertre roussi dont le sommet est couvert d'une maigre et chétive végétation, c'est sous ces pins rabougris et tourmentés par une tempête constante, que Napoléon le Grand, dans une agonie effroyable, agonie morale autant que physique, agonie centuplée par l'ennui interminable que distillent goutte par goutte, minute par minute des jours sans lendemain, c'est là, dis-je, que l'Empereur vit terminer sa vie après cinq ans de souffrances!

L'esprit se refuse à analyser ce que fut pour une intelligence d'élite, pour cette puissante cervelle, une pareille réclusion. Il faut lire le "Mémorial de Sainte-Hélène," dont les pages toutes empreintes de la vie journalière de Napoléon en montrent, et pourtant dans une faible mesure, l'épouvantable désolément et le morne désespoir! Il faut avoir soi-même visité Sainte-Hélène et surtout Longwood, pour deviner ce qu'était devenu pour le Conquérant de l'Europe, l'homme aux grands espaces, une existence aussi étroite, et mesquine. Il faut avoir lu "la Dernière phase," par

Rosbery pour comprendre jusqu'où peuvent aller, pour amoindrir et blesser l'orgueil d'un vaincu, la cruauté d'un homme et la haine d'un peuple.

Nous jetons l'ancre dans la baie même de Saint-James, là où il y a presque cent ans la frégate anglaise portant son illustre prisonnier, vint mouiller à quelques années de la terre. Il n'y a qu'un point d'atterrissage dans l'île, le seul praticable et le seul qui offre un peu de sécurité. Le reste de la côte est inhospitable aux marins et aux navires. Des récifs énormes, toujours composés de cette lave rosée, hérissés de crêtes angues qui déchirent sans pitié tout ce qui s'approche d'elles. Des murs verdâtres, maculés de taches de roussor et d'un vert-de-gris sale, tel qu'on en voit sur les vieilles armures. Murs rébarbatifs, espèces de ramparts aux crénelures fantaisiques et glauques, s'élevant à plusieurs centaines de mètres de hauteur et surplombant des îlots noirs, que découvre, de temps en temps, une mer boueuse. Voilà de quoi effrayer les plus intrépides.

Saint-James, le port et la ville de Sainte-Hélène, est bâti au fond de l'échancrure venue toute d'un bloc dans la masse volcanique primitive, et qu'on dirait taillée par quelque main de géant. Dans ce couloir étroit, vivotent dans des masses branlantes, aussi noires et grisâtres que le terrain lui-même, les habitants qui forment le noyau le plus solide de la population indigène. Autrefois, du temps de la Compagnie des Indes, Saint-James avait une certaine importance. C'était un point de relâche, en plein océan Atlantique, pour les navires au long cours qui débalaient le cap de Bonne-Espérance. Il y avait une grosse garnison, et les forts redoutables qui ornent encore de leurs bastions les points les plus culminants de l'île résonnaient à toute heure du son du clairon et des pas des sentinelles. Aujourd'hui tout ça est mort. La vie factice entretenue par l'homme a disparu, la nature reprend ses droits, un lichen moussueux tapisse naïvement les murs des vieilles fortresses. Ici et là, un sous-bois s'est assis, laissé laissant apparaître l'assise déserte des batteries. Plus rien ne bouge; seul, là-haut, dans le bleu éternel d'un ciel sans tache, l'aigle jaune d'Afrique tourne en spirale, et jette son cri rauque de bête de proie, comme un défi suprême à l'homme et à l'invincible de ses œuvres.

L'escale d'un navire est une grosse affaire pour Saint-James. C'est même l'unique et seul moyen pour ses habitants de gagner de quoi subvenir à leur misérable existence. A son arrivée, toute la population se rue au port, qui avec son chargement de bananes, d'écailles et d'ananas microscopiques, qui avec des chapeliers, des grains d'acacias. Ou encore, une industrie nouvelle que l'on cherche à acclimater dans l'île, des dentelles de Malte, que la plupart des jeunes femmes apprennent à fabriquer.

Des carrioles, sorte de croisement entre l'antique barouche de famille et le phaéton, attelées d'une paire d'animaux presque apocalyptiques par leur maigreur, attendent le loueur. La note est plus branlante que le reste. Les roues inspirent une piètre confiance, attachées comme elles le sont par des ficelles. L'attelage est mixte, une mule et un cheval borgne en font toute la gloire. Mais il n'y a pas à hésiter, nous avons juste le temps d'atteindre Longwood et de revenir au galop reprendre notre paquebot. Arriverons-nous? Voilà la première question qui se pose dès que nous sortons du dédale des rues qui composent Saint-James. En effet, nous faisons face à une longue côte, côté aride qui zigzague le long de la paroi rocailleuse qui surplombe la mer. L'équipage s'époumone, le cocher aussi. Notre véhicule

est vite démonté. Bâti sur des fondations assez élevées, ce qui paraît donner un peu d'ampour aux murs extérieurs, elle devient dès qu'on entre d'une exigüité et d'une mesquinerie qui étonnent. Le péristyle était ce qui, la suite de l'Empereur avait convenu d'appeler l'antichambre. De fait, c'est simplement un assez large vestibule, un portique où l'on avait fermé de tous les côtés avec de la charpente ordinaire, puis coloré les murs de jaune rouge; atri fort prosaïque et qui laisse entrer le vent par mille interstices et ouvertures. Néanmoins l'Empereur qui avait voulu conserver l'équilibre de sa cour dans toute sa rigueur, y faisait volontiers attendre ses visiteurs de longues heures, avant de donner audience. Au fond, une double porte en ogive donne sur le salon. C'est ici la pièce principale de la maison, l'endroit où l'Empereur se tenait de préférence. Celle aussi où se sont passées ses dernières heures, car il est mort entre les deux fenêtres qui font face à la cheminée, comme seul et unique mobilier, s'élevait un socle et son buste en marbre. Les murs de cette pièce n'ont pas dix pieds de hauteur et la pièce elle-même en a quatorze sur seize, pas plus. Une meuble chaise longue de mansarde avec une pauvre petite glace relève médiocrement la monotonie d'un paroi. De l'autre côté, les deux fenêtres, puis la porte du péristyle, celle donnant sur la salle à manger, et le dispositif est complet. Les autres chambres méritent encore moins de description. Toutes s'ouvrent les unes sur les autres. Toutes avec des plafonds de plus en plus bas, devenant à mesure qu'elles se suivent de plus en plus petites, jusqu'à atteindre des dimensions hilipettes comme la chambre de bain, la salle de billard. Toutes les deux si menues, qu'on se demande où pouvait se placer la baignoire et, plus encore, ce que devait être le billard de cette époque pour être contenu dans un espace aussi restreint. Mais la petitesse n'est encore rien comparée au manque de lumière, à l'humidité de l'endroit et à sa saleté. Les murs sont notoirement si peu secs qu'il est impossible d'y coller du papier et, pour leur donner un aspect habitable il avait fallu y tendre une toile grossière et finalement tapisser cette dernière. Entre l'espace laissé libre par ces deux parois, celle du mur et de la toile, une armée de rats s'ébrouait à plaisir et continue encore. Du temps de l'Empereur ils étaient déjà légion, d'une hardiesse et d'une effronterie que rien n'égalait. Ils envahissaient tout, sa table et son lit. Napoléon s'en plaignait constamment; le gouvernement anglais en avait avisé, mais soit incurie, soit difficultés matérielles, le fait est que Longwood n'en fut jamais débarrassé. A l'heure actuelle, ils ont élu domicile dans les sous-sols depuis plus d'un siècle, ils y ont fait souche et sont devenus les propriétaires fonciers et effectifs de l'immeuble, personne ne cherche plus à les en déposséder, les murs et les planchers criblés de leurs nids en font preuve. Il est seulement étonnant que la maison tienne encore. Avec les rats venant aussi ce qu'un ami spirituel avait nommé les "infiniment agiles," puis autre peste aussi répugnante qu'elle est difficile à détruire, les "infiniment plats." Tout cela grouillait dans le milieu peu salubre et antihygiénique qu'était Longwood. L'Empereur supportait tout avec une patience et une bonne humeur qu'on ne lui avait jamais connues.

Les misères à Longwood devinrent pourtant si intolérables et la santé de l'Empereur fut si fortement affectée, que Londres finit enfin par s'émouvoir, et Lowe fut autorisé à bâtir une autre demeure pour son prisonnier. On commença alors l'érection du nouveau Longwood, bâti à peu de distance de l'ancien, et qu'habite aujourd'hui le consul de France. Napoléon ne devait jamais voir cette construction achevée, il était déjà mort qu'on n'avait pas encore posé la toiture. Tristement nous déambulons de

chambre en chambre. Notre esprit se refuse à notre davantage des détails qui ne font qu'augmenter notre détresse par leur écurante vulgarité et par leur aspect malsain. Il nous semble voir l'Empereur aculé dans cette tanière sans issue, perdant chaque jour davantage le ressort moral qui l'avait si souvent soutenu dans les plus mauvais moments de son existence. Sa santé s'altère; de petit mangeur qu'il avait toujours été, il essaye de s'attarder aux plaisirs de la table. Il s'intéresse à des détails culinaires, mais là aussi l'infirmité le guette, sa digestion devient laborieuse, puis douloureuse. Bientôt tout aliment ingéré lui cause des brûlures constantes, son teint jaunit, ses joues se couvrent d'abord d'une graisse malsaine, puis il maigrit rapidement et la débâcle finale s'approche à grands pas. Celle-ci arrive enfin, et étendu sur son petit lit de camp, réfugié dans le salon de Longwood, comme étant la pièce où il pouvait respirer le plus à l'aise, son agonie commence.

Deux jours après, les tambours battant aux champs; un cortège composé d'un petit groupe de Français, du gouverneur de l'île et de toute la garnison en grande tenue, se dirige vers le petit valon que nous avons déjà décrit.

En sortant de Longwood nous jetons un coup d'œil circulaire et final sur toute cette nature morte, qui fut témoin de tant de souffrance. Notre maigre attelage devale le long des côtes avec autant d'ardeur qu'il prit de peine à les monter. Notre allure devient vertigineuse. De fait, rien ne semble capable d'enrayer notre descente, nos haridelles enroulées à mesure qu'elles se suivent de plus en plus petites, jusqu'à atteindre des dimensions hilipettes comme la chambre de bain, la salle de billard. Toutes les deux si menues, qu'on se demande où pouvait se placer la baignoire et, plus encore, ce que devait être le billard de cette époque pour être contenu dans un espace aussi restreint. Mais la petitesse n'est encore rien comparée au manque de lumière, à l'humidité de l'endroit et à sa saleté. Les murs sont notoirement si peu secs qu'il est impossible d'y coller du papier et, pour leur donner un aspect habitable il avait fallu y tendre une toile grossière et finalement tapisser cette dernière. Entre l'espace laissé libre par ces deux parois, celle du mur et de la toile, une armée de rats s'ébrouait à plaisir et continue encore. Du temps de l'Empereur ils étaient déjà légion, d'une hardiesse et d'une effronterie que rien n'égalait. Ils envahissaient tout, sa table et son lit. Napoléon s'en plaignait constamment; le gouvernement anglais en avait avisé, mais soit incurie, soit difficultés matérielles, le fait est que Longwood n'en fut jamais débarrassé. A l'heure actuelle, ils ont élu domicile dans les sous-sols depuis plus d'un siècle, ils y ont fait souche et sont devenus les propriétaires fonciers et effectifs de l'immeuble, personne ne cherche plus à les en déposséder, les murs et les planchers criblés de leurs nids en font preuve. Il est seulement étonnant que la maison tienne encore. Avec les rats venant aussi ce qu'un ami spirituel avait nommé les "infiniment agiles," puis autre peste aussi répugnante qu'elle est difficile à détruire, les "infiniment plats." Tout cela grouillait dans le milieu peu salubre et antihygiénique qu'était Longwood. L'Empereur supportait tout avec une patience et une bonne humeur qu'on ne lui avait jamais connues.

DR. G. A. CASALIS.

FRANCE

La visite du roi d'Espagne.

Fontainebleau, 8 mai. — Le roi d'Espagne a passé aujourd'hui la revue de forces imposantes de cavalerie et d'artillerie. Le gouvernement de la république lui avait fourni une superbe monture, un pur-sang anglo-normand; le roi en a fait de tels éloges à M. Poincaré que le président l'a prié d'en accepter le don au nom du gouvernement français.

6 passagers transportés en aéroplane.

Chartres, 8 mai. — Un aviateur français nommé Frangois, a transporté ce matin 6 passagers dans son biplan, pendant une envolée qui a duré 75 minutes, battant tous les records du monde pour le nombre des passagers et pour la durée du vol.

UNE REUNION AURA LIEU VENDREDI AU SUJET DE LA CATHEDRALE.

L'archevêque Bienk a décidé de faire une réunion au Knights of Columbus Hall dans le but de discuter les moyens de trouver les \$20,000 nécessaires pour réparer la vieille cathédrale St. Louis.

Toutes les personnes ayant à cœur la conservation de ce monument si cher aux Néo-Orléanais, sont invitées d'assister à cette réunion.

Parlant de l'attitude des habitants de la ville, l'archevêque a dit que vraiment tous ceux qui tenaient à la restauration de ce vieux monument témoin d'un passé glorieux, étaient heureux de voir les dispositions généreuses du public à ce sujet.

GRANDS DEGATS Causé par l'huile enflammée du réservoir d'Amesville

Les plaques de fer du grand réservoir de la Texas Oil Company à Amesville se sont effondrées à 5 heures jeudi matin, et des flots d'huile enflammée se sont répandus dans toutes les directions. La pompe à incendie du département de la Nouvelle-Orléans, qui était à une centaine de pieds du réservoir a été détruite et les pompiers qui la faisaient fonctionner ont dû s'enfuir pour échapper aux flammes. Quatre maisons sur le Boulevard Barataria ont été rasées par le feu avant que les pompes additionnelles mandées à la Nouvelle-Orléans et à Gretna fussent parvenues à circonscrire les flammes.

La levée construite au milieu du boulevard après que le feu eut éclaté mercredi, n'a pas pu empêcher l'huile de se répandre et il n'y a pas eu moyen de sauver les bâtiments du voisinage immédiat qui étaient entourés du fluide enflammé.

Le danger existait encore dans l'après-midi et les habitants d'Amesville étaient inquiets, bien que des vents favorables eussent jusqu'ici empêché une plus sérieuse conflagration. Le remorqueur Samson a été d'un grand secours, et a considérablement aidé les pompiers.

D. J. Courcier est le propriétaire du premier cottage qui a été brûlé. Il était évalué à \$2,000 et portait une assurance de \$1,000 à la Hibernia Insurance Company. Dave Mayer, l'occupant, et a eu ses meubles abimés par la pluie pendant qu'on les emportait. Une écurie appartenant à la Marrero Land and Improvement Association, valant \$2,000 et assurée pour \$1,500, à la Lucas E. Moore Agency, a ensuite passé. Puis ont été détruites une maison de \$1,500 de D. Courcier, assurée pour \$800 à la Moore Agency, et l'Ecole d'Amesville, une structure qui a coûté environ \$2,300, et était assurée. Le quatrième cottage qui a été la proie des flammes appartenait à la Marrero Land and Improvement Association et était évalué à \$1,000, avec une assurance de \$800 à l'Agence Moore.

La pompe No. 4 qui a été détruite au réservoir d'huile jeudi matin a été remplacée par la pompe No. 8 et installée rue Foucher près Tchoupitoulas.

LA SITUATION AU MEXIQUE

Les rebelles font sauter à la dynamite un train de fédéraux.

Nogales, Ariz., 8 mai. — Un train transportant 250 soldats fédéraux a été détruit par la dynamite et presque tous les passagers ont été tués. Cet attentat a été commis sur la ligne de chemin de fer Sonora-Sinaloa.

Les fédéraux se rendaient de San Blas à Alamos, quand le train a été arrêté par les rebelles qui avaient placé des mines le long de la voie.

Suivant le rapport près de 2,000 Indiens Yaquis absolument sauvages ont joint les troupes de l'état.

Les officiers de l'armée des Etats-Unis ne connaissent rien au sujet de la capture d'un aéroplane de guerre aux environs de Tucson, et ils continuent à chercher la machine.

Los Angeles, 8 mai. — 8 individus, comprenant plusieurs Américains fanatiques de l'aviation, sont accusés d'avoir pris part à un complot destiné à fournir aux rebelles Mexicains un corps d'aviateurs. Cette accusation a eu pour résultat l'arrestation de Didier Masson et de son mécanicien, Thomas Dean, sous le prétexte d'avoir violé les lois de la neutralité.

Les agents des rebelles, comprenant plusieurs Américains ont offert, dit-on, \$55,000 pour les services d'un aviateur pendant 3 mois dans la province de Sonora.

Van M. Griffith, secrétaire de l'Aero Club du Sud de la Californie, a reçu aujourd'hui une lettre de Masson dans laquelle il lui annonce qu'il allait faire appel auprès de l'ambassadeur de France à Washington.

L'AFFAIRE PHAGAN.

Atlanta, Ga., 8 mai. — L'enquête du coroner au sujet du meurtre de la petite Mary Phagan et jetée dans la cave du "National Pencil Co.," est terminée. Mais l'enquête hélas! n'a pas donné les résultats attendus. Les docteurs ne savent pas plus qu'avant comment et où la jeune fille a été assassinée.

Une chemise ensanglantée a été trouvée dans la demeure de Newt Lee, le gardien, en ce moment sous les verrous sous l'inculpation d'avoir pris part au crime. La chemise a été remise au Dr. C. A. Smith qui doit faire l'analyse des taches de sang. Le Dr. Smith est un bactériologiste renommé. Lee a déclaré qu'il n'avait pas vu la chemise que l'on a trouvée chez lui, depuis au moins deux ans; mais le Dr. Smith prétend que les taches de sang ont été faites sur le linge il y a moins de deux mois.

TEMOIGNAGE SOUS SERMENT.

McComb, Miss., 8 mai. — Des affidavits ont été faits aujourd'hui devant E. G. Williams par Joe E. Johnson, B. L. Morgan et W. D. Holmes, disant que l'enfant Dunbar était à McComb, Miss., juste avant la Noël dernière avec un homme qu'ils identifient comme celui qui est dans la prison de Columbia. Ils jurent que cet homme leur a dit au dépôt de l'Illinois Central qu'il était un détective et avait retrouvé l'enfant qu'il ramenait en Louisiane pour réclamer la récompense.

UNE FORTERESSE NATU-RELLE POUR LA DEFENSE DE LA RADE D'HAWAII.

San Francisco, 8 mai. — Oncle Sam a fait la découverte d'un nouveau fort pour la défense de l'île d'Hawaï; ce nouveau fort est un cratère éteint près de Diamond Head.

Cette forteresse qui a été construite il y a des siècles par les forces de la nature, est utilisée dans la ceinture des forts qui entourent Honolulu.

Une puissante batterie a été installée dans la cratère, dont les murs sont en lave solidifiée et capable de résister aux projectiles les plus puissants de notre époque.